

La solitude des anges gardiens

Lorenzo Cecchi

La solitude des anges gardiens

Nouvelles



Editions Traverse
Collection Lentement



Couleur livres

Avertissement

Les nouvelles *Des nuages blancs* et *Quel chantier!* ont été publiées pour la première fois en 2015 chez ONLIT éditions à Bruxelles sous les titres respectifs : *Rosanna* et *Tristano*. Le lecteur retrouvera dans ce recueil une version remaniée de ces textes.

Photographie de couverture : *Lost children*, © André Fromont

Graphisme et mise en page : Joëlle Salmon.

Editions Traverse

86/14, avenue Paul Deschanel – 1030 Bruxelles

<http://editionstraverse.over-blog.com/>

Editions Couleur livres

4, rue André Masquelier – 7000 Mons

www.couleurlivres.org

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de l'éditeur ou de ses ayants-droit.

ISBN : 978-2-93078-335-2

D/2020/13.428/03

© 2020, Traverse asbl, Couleur livres asbl, Bruxelles.

À Zaccaria

*“Il ne faut pas lui en vouloir s’il répète
que trop de philosophes ont oublié
ce que signifie le mot libido.”*

Daniel Fano, *Privé de parking*

*“Même si demain
le paradis s’instaurait sur la terre,
tous les événements du passé
l’empêcheraient d’être le paradis.”*

Harry Mulisch, *L’attentat*

Felice-Jambe-de-Bois

*“La population du monde toute entière est fasciste,
ils ont tous assassiné sa mère
et lui-même est l'un d'eux.”*

Elsa Morante, *La Storia*

Elle m'avait coupé.

- Tais-toi, ça suffit ! Regarde, vois la richesse de cette terre, sens la force de vie qui en émane, apprécie sa générosité nourricière, admire sa volonté protectrice, puissante, inépuisable. Ce pays (elle balaya du bras en un demi-cercle), n'as-tu pas le sentiment que tu lui appartiens, n'éprouves-tu pas pour lui l'amour du fils pour sa mère ? Mon dieu comme je te plains ! Ne t'ai-je donc rien enseigné ? *L'Internationale...* Comment peut-on adhérer à pareille bêtise ? Cher fils, le citoyen du monde est étranger partout. Chéris les tiens, aime-les de tout ton cœur, mon garçon, c'est l'unique façon d'apprécier l'autre, de le respecter, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne. “Nous sommes tous égaux”, declares-tu. Je dis que tu es dans l'erreur : l'affirmation nie la singularité, refuse à chacun le droit d'être soi. Je ne suis

et ne serai jamais identique à toi. J'accepte que nous soyons semblables, en aucun cas égaux. N'existerait, n'importerait d'après ta doctrine, que le troupeau avec ce qu'il implique d'exclusion, de stigmatisation de ce qui n'est pas lui. Tout ça n'est que travesti de religion et, comme pour toute religion, d'un côté on trouve les brebis, de l'autre les pasteurs. Appelle ces derniers "commissaires du peuple" si tu le désires, c'est chou vert et vert chou. Le Parti sait ce qui est bien pour nous, dis-tu. Je prétends, moi, que cela revient à me priver de mon libre arbitre, à m'ôter toute liberté. Comment un homme intelligent peut-il se laisser embarquer dans une aventure comme celle-là ? Non Felice, ne dis plus rien, tu as assez causé. Ta salade maintenant tu te la gardes. Loin de ton église point de salut, hein ? Ils disent tous la même chose. Les fascistes nous ont fait le coup il n'y a pas si longtemps. Ta jambe s'en souvient, non ? Alors, tu comprendras... Et puis, toi et ceux que tu fréquentes, pour qui vous prenez-vous ? Non, décidément... Pourquoi, à tout prendre, ne pas suivre les Commandements ? Je ne dis pas les curés, mais les Commandements ! Il suffirait de les appliquer et le monde serait meilleur. La morale Felice, l'amour du bien, c'est ça ma religion. Et ça devrait être la tienne.

L'indignation avait enflammé ma parente. Elle avait viré au cramoisi. J'en demeurai interdit. Jamais je ne l'avais entendue hausser le ton, se montrer aussi véhémence. Ou alors je n'en gardais aucun souvenir. La femme que j'avais connue s'exprimait avec calme, d'une voix placide, même lorsqu'elle rabrouait. Adriana avait coutume d'écouter son interlocuteur, enfant ou adulte, avec la plus grande attention, sans l'interrompre, en aucun cas. Quand elle s'adressait à vous, vous vous sentiez important, respecté. Cette femme n'avait rien de la méridionale exubérante. L'étranger, un anglais par exemple, en débarquant à Gênes ou à Brindisi, aurait cru s'être trompé de pays, il aurait été persuadé avoir accosté dans quelque contrée du nord, de Hollande, de Norvège, si sa première rencontre eût été Adriana. Physiquement, elle était bien plus proche d'une Suédoise que d'une Napolitaine ou d'une Bolognese : elle était grande, d'ossature robuste, de teint diaphane et regardait le monde avec des yeux d'un bleu gris clair. Jeune, elle arborait une chevelure châtain doré aux reflets légèrement roux.

Depuis mon arrivée, nous avons veillé tard. Tant de choses à nous dire... Sans m'en rendre compte, je m'étais exagérément étendu sur mes engagements militants et, quand

j'avais remis ça ce soir-là sur la terrasse au couchant, ma tante avait explosé, excédée. J'aurais dû m'en douter... La cause à laquelle j'adhérais ne pouvait avoir ses faveurs. Pour briller, j'avais forcé mon talent et c'est le discours d'un benêt endoctriné qu'elle avait trop longtemps enduré par politesse et avec une sainte patience.

– Oh, Adriana, du calme ! Tu vas te faire du mal.

Celui qui venait de parler avec un fort accent du Sud se prénomrait Pierino, un voisin. Lui aussi semblait étonné de voir ma tante dans tous ses états. Comme j'avais pu le constater soir après soir dès mon arrivée trois jours plus tôt, il passait la tête par la porte de la cuisine, saluait puis se rendait près du gros tonneau qui recueillait l'eau de pluie de l'appentis à l'arrière de la maison et, muni d'un seau et d'une louche, entreprenait d'arroser les plants de tomates, d'aubergines et de salades. L'eau étant comptée, le bonhomme menait sa tâche avec minutie et équité, chaque légume recevait à sa base le contenu de deux louches, ni plus ni moins. Adriana m'apprit que Pierino était veuf et sans famille et qu'il avait fait carrière chez les carabiniers. Dès l'installation de ma tante dans le quartier, il s'était

montré avenant et prompt à lui rendre service. C'est lui qui avait été à l'initiative du potager et cela améliorait l'ordinaire. Je crus déceler plus que de la gratitude dans les propos d'Adriana. Il me vint à l'esprit qu'elle entretenait une relation avec ce Pierino et, je ne sais pourquoi, cette idée m'incommodait. La présence régulière de cet homme à la silhouette émaciée et aux petits yeux sombres enfoncés loin dans les orbites, bien que fort discrète, finit par m'irriter. J'avais le sentiment, comment dire ?, oui... d'être cocu. Dès mon départ, dans les cinq minutes qui suivraient, l'importun s'installerait, j'en étais convaincu. Et puis, un carabinier... Un flic de la MVSN, oui ! Sans doute avait-il participé comme nombre d'autres policiers à la persécution des nôtres. Je l'imaginai en auxiliaire des chemises noires, en tortionnaire dans les caves des casernes. C'étaient des types comme lui, ordinaires, inoffensifs d'apparence qui administraient l'huile de ricin, brisaient avec application côtes et genoux ou encore faisaient éclater les reins à coups de matraque. Les salauds, les vrais, se montrent avenants comme ce voisin. Les Pierino suivent les ordres. Si on leur commande de tourmenter, ils tourmentent. Discipline et amour du travail bien fait les caractérisent. Deux louches par plante...

Éradiquer les mauvaises herbes, traquer les nuisibles...

Je n'en revenais pas. Communiste... Et quoi encore garnement ! L'institutrice, m'avait bel et bien remonté les bretelles. Mais Adriana pouvait se le permettre : elle m'avait élevé.

Au décès de maman, mon père m'avait confié à ses bons soins, j'avais alors six ans. L'année 1918, avait marqué la fin de la guerre, mais n'en fut pas moins calamiteuse. La grippe espagnole sévit dès le mois d'août. Elle commença par frapper la Sicile puis, en quelques semaines, gagna toute la péninsule par les Pouilles et la Calabre. Elle fit des centaines de milliers de victimes, dont ma mère en novembre. À l'époque, Adriana vivait dans un petit village, Montelupone, près de Macerata. Elle n'était pas mariée et occupait un appartement de fonction, petit mais confortable, au-dessus de l'école où elle enseignait et dont elle était en outre la directrice. Pour soulager son frère éploré et, qui sait ?, peut-être aussi pour satisfaire un instinct maternel pressant sans avoir "à s'encombrer d'un homme", elle avait demandé et obtenu de me garder auprès d'elle. Adriana m'avait traité en fils ; elle avait agi ainsi que se comportent toutes les mamans :

aimante, pleine d'attentions, préoccupée au moindre éternuement.

Elle renonça cependant à poursuivre mon éducation peu après mes treize ans. Un jour de janvier, elle se résolut la mort dans l'âme à écrire à mon père pour lui demander de me reprendre chez lui. Elle lui expliquait les raisons de son revirement. La réaction d'Antonio Perotta, fonctionnaire au Ministère des Finances, à cheval sur les principes et les convenances, fut à la mesure de son amour pour l'ordre : il m'envoya au pensionnat, mais pas n'importe lequel, il choisit un internat près de Pise connu pour son intransigeance en matière de discipline. Les pères maristes ne faillirent pas à leur réputation...

De guerre lasse, Adriana avait décidé de jeter l'éponge. Ma seule vue lui était devenue insupportable. Je me revois en ce temps-là, renfrogné, taciturne, boudant en permanence, m'opposant systématiquement à tout. Je désirais qu'on me laissât tranquille, qu'on ne m'adressât plus la parole, pas même pour m'inviter à venir à table. Je ne pensais qu'à me toucher ; mes draps, abondamment souillés, en témoignaient. Toute mon énergie y passait, j'en étais devenu livide, maigre comme la misère au point qu'Adriana se mit à craindre pour ma santé.

En pédagogue, avec tact, en rougissant tant et plus, elle m'exhortait, s'aidant de métaphores vaseuses ou de passages de la bible – qu'elle inventait de toutes pièces, je m'en rendis compte quelques années plus tard –, à mettre un terme à mes pratiques dégoûtantes. Moi, je feignais de ne rien entendre pour lui rendre la tâche difficile. Au plus elle se démenait, au plus mon visage affichait une stupide incompréhension. À ce petit jeu, elle finissait par s'épuiser et j'en profitais alors pour déverser sur ma pauvre mère adoptive un torrent de grossièretés avant de courir m'enfermer dans ma chambre. Et puis vint le jour où je commis l'inacceptable. Au terme d'un énième sermon, ivre de colère, j'envoyai dinguer assiette de bouillon et verre d'eau en les balayant de la main. Sur ma lancée, je fis mine de lever la main sur Adriana. Elle repoussa alors sa chaise, se planta devant moi, altière, déterminée à faire front. Son regard me désarma aussitôt. Il émanait d'elle une force menaçante, insoupçonnée, si puissante que je finis par courber l'échine ; un chien aurait présenté sa gorge. En la soulevant par le menton, elle me força à relever la tête. Après un temps, ses yeux se remplirent de larmes et elle déclara en un murmure : “Tu viens de tomber de mon cœur, mon enfant”.

Deux mois plus tard, après un court intermède chez mon père, je franchissais le portail de l'internat. Mon purgatoire allait durer plusieurs années, noires s'il en fut, à l'issue desquelles je me retrouvai en proie à une mélancolie chronique dont jamais plus je ne devais me départir. La dépression s'empare de moi dès les premiers jours d'automne et je n'en émerge qu'au printemps suivant, surpris d'être encore en vie.

Je n'avais plus vu Adriana depuis qu'elle m'avait chassé. Elle était maintenant à la retraite et avait choisi d'habiter une maisonnette à cinq cents mètres du bord de mer, à Senigaglia près d'Ancône. Les années de maquis mises à part, nous n'avions cessé de nous écrire – j'étais tout de même de son sang et, malgré mon attitude, elle rechignait à couper les ponts. Au début de mon temps de collège, ses lettres exhalaient une odeur de civilité tiède ; elle me donnait du “cher neveu”. Mais après un petit semestre, mon prénom réapparut. Insensiblement, le ton changea encore par la suite et les “cher enfant” ou “Felice chéri” se glissèrent çà et là dans les phrases calligraphiées. Plus tard, quand je lui annonçai mon intention de préparer le concours d'admission à l'École Supérieure Normale de Sienne, elle se lâcha carrément,

m'assurant de son affection à chaque paragraphe. Elle y avait mis le temps, mais j'étais enfin absout. Un pédagogue de plus dans la famille, voilà qui la comblait d'aise. Elle tenait cette profession pour la plus noble qui soit.

Adriana avait quinze ans quand sa mère, ma grand-mère Lidia, décida qu'elle deviendrait institutrice. Son père, le capitaine Perotta, n'était pas revenu de Tripoli où il était allé combattre les Turcs. Obtenir sa patente de maîtresse d'école garantissait à la jeune Adriana, à défaut d'une dot substantielle, sonnante et trébuchante, une dot immatérielle, un viatique qui lui permettrait de contracter un bon mariage, dans son milieu. Elle n'aurait pas à convoler avec le premier venu afin d'éviter le statut infamant de "*rimasta*". En attendant les noces, le salaire d'Adriana constituerait le complément bienvenu à la pension de veuve de guerre de ma grand-mère. Antonio, mon père, aurait le loisir de faire des études supérieures, le droit en l'occurrence. Finalement, ma tante ne se maria pas. Quand père obtint son diplôme, elle fêtait ses trente ans... Jamais Adriana ne se plaignit. Lorsqu'on l'interrogeait, Adriana assurait qu'elle se portait très bien ainsi, qu'elle n'avait pas "trouvé chaussure à son pied" et qu'il valait mieux "vivre seule que mal accompagnée".

Ses prétendants étaient tous des bras cassés, affirmait-elle. En tout cas, elle s'était toujours arrangée pour les éconduire.

Quand je l'avais prévenue de ma visite en cette mi-juillet 1948, elle me répondit par un télégramme enthousiaste : "Suis impatiente-Stop-Ta chambre est prête-Stop". Bien qu'Adriana me l'eût proposé à maintes reprises, pratiquement dans chacune de ses lettres les trois dernières années, depuis la libération pour être précis, je remettais toujours à plus tard le voyage depuis Latina, une ville nouvelle érigée, putain de sort, par... Mussolini sur les marais pontins asséchés, où j'étais désormais en poste. Mes excuses, cousues de fil blanc, ne trompaient certainement pas ma finaude de tante. Quelque chose en moi, une sorte de honte mêlée d'orgueil, m'incitait à surseoir au voyage. Beaucoup d'eau était passée sous les ponts... C'était un homme mûr, dégarni, abîmé par la guerre qui se présenterait à elle. L'adolescent de jadis n'était plus et n'avait rien légué de ses traits à l'adulte. Comment allait-elle m'accueillir ? Me reconnaîtrait-elle ? Mes lettres ne lui avaient pas tout dit... Tous deux avancions seuls dans l'existence ; elle, comme je l'ai dit, parce qu'elle "n'avait trouvé chaussure à son pied" ; moi, parce qu'en

même temps que ma jambe gauche, un éclat d'obus à Montecassino m'avait définitivement ôté la perspective de pouvoir fonder une famille. Adriana ignorait la chose. Je n'avais jamais évoqué ma blessure et je répondais de façon évasive lorsque, dans ses missives, elle demandait, insistante, quand j'allais enfin prendre femme. Les braves filles honnêtes ne manquaient pas et le Seigneur recommandait que l'homme fût accompagné pour traverser l'existence. Il n'était pas bon de n'avoir personne à mes côtés pour s'occuper de mon ménage et raccommo-der mes chaussettes. Quand j'y pense, je me dis qu'elle était culottée, Adriana ! Elle, la sufragette, jalouse de sa liberté, célibataire par vocation – elle n'avait jamais eu l'intention d'épouser qui que ce fût, elle me le confirma lors de mon séjour, un soir où elle avait un peu forcé sur le verdicchio – me faisait la leçon ! Dans mon dos, on m'appelait désormais "Felice-Jambe-de-Bois".

Adriana m'attendait sur son pas-de-porte. Le taxi, une charrette tirée par une mule, avait fait son possible pour me déposer au plus près de sa maison. Ma tante me vit claudiquer et peiner à porter ma valise. Elle ne vint pourtant pas à ma rencontre. Adriana semblait figée. Tout au long des trente pas

qui me séparaient d'elle, son inoubliable regard gris-bleu, allait de ma jambe à mon visage. Le regard faisait l'inventaire. Que voyait mon Adriana chérie ? Un adulte diminué, faible, à des lieues de l'image du gamin turbulent qu'elle avait élevé. Qui était cet étranger ? Ce type-là n'était pas Felice. Qu'était-il arrivé à son enfant ?

Je déposai mon bagage à ses pieds. Ma tante ne dit rien. Elle ne s'enquit pas comme c'est l'usage : "As-tu fait bon voyage ?". Nous nous embrassâmes longuement. De grosses larmes mouillèrent soudain ses joues, baignant les miennes itou. Elle me tenait très serré, les bras noués autour de mon cou. Mon cœur se trouva soudain à l'étroit ; il voulait fuir, quitter ma poitrine et des éclairs me foudroyaient le cerveau. Je tins debout au prix d'un effort désespéré. J'allais défaillir. Adriana dut s'en apercevoir car elle desserra l'étreinte et m'entraîna par la main à l'intérieur. "Assieds-toi, mon garçon." J'étais essoufflé et en nage. Petit à petit, la fraîcheur de la maison me fit recouvrer et mes esprits et, dieu merci, la dose suffisante de calme intérieur pour m'éviter une attaque.

Adriana avait préparé un repas de fête, une gageure en ces temps de disette. Cependant, elle me scrutait de ses yeux extraordinaires à

présent gonflés par les pleurs. Elle continuait de s'interroger, je l'entendais presque. Je me mis alors à raconter. Sa faculté d'écoute était restée intacte. Sûr que les gens se confiaient encore à elle comme jadis, spontanément. N'étaient ses cheveux désormais blanc neige et deux profondes rides autour de la bouche qui allongeaient son visage, Adriana n'avait pas changé. Nous veillâmes tard ce premier soir et, au moment de me retirer dans ma chambre, rompu par la fatigue et d'avoir tenu le crachoir, Adriana osa timidement :

– Tu ne me demandes pas de nouvelles de ton père et de tes frères, Felice ?

Elle attendit en me regardant fixement, mais je ne répondis pas. Ma tante connaissait les rapports difficiles que son frère et moi avions toujours entretenus. Sans doute savait-elle qu'à présent j'avais interrompu toute relation avec lui. J'eus le sentiment qu'elle me sondait, qu'elle tâtait le terrain en quelque sorte. Pouvait-elle encore tenter quelque chose pour favoriser une réconciliation ? Adriana eut le tact de ne pas insister, elle murmura seulement : "Comme c'est dommage. Quel gâchis ! Entre un père et son fils..." Elle n'acheva pas sa phrase.

* * *